

Luc Jeansaut

***LES AMAZONES D'ISHTAR***

*L'enquête de H Brancardi*

*Roman*

Éditions Walou

publié via Bookelis

Contacts : [editionswalou@sfr.fr](mailto:editionswalou@sfr.fr)

À D. la fille d'Ishtar qui m'honore de son  
amour, mon infinie gratitude.

## I

Début Juin déjà une ambiance de vacances avait envahi l'établissement sensé assurer les cours aux élèves encore un bon mois ; mais ceux-ci ayant fort anticipé leur retour à la liberté, en ce jour mémorable, je n'en croisai aucun ! Voilà que ce matin, un mois après, descendant l'escalier de mon immeuble me revenait en mémoire l'ultime journée de ma courte carrière d'enseignant ; sans doute le fruit d'une vague ressemblance entre l'escalier de l'immeuble et celui de l'établissement scolaire ! ou la même odeur de lavande de leurs produits d'entretien respectifs ! Jour où, convoqué par le directeur pour formaliser mon départ, je m'étais retrouvé en face d'une escouade d'inspecteurs curieux de me rencontrer avant de me virer. Je fus surpris de voir que ces braves gens ne me reprochaient rien mais se faisaient les porte-paroles contraints et forcés de l'institution rigoureuse ; ma façon d'enseigner histoire et géographie en falsifierait l'esprit, troublerait même son équité, bigre ! Tant que ça ! Ils mirent beaucoup de zèle à tenter de m'en persuader sans vraiment

m'expliquer pourquoi ni comment ; ils avaient reçu de trop nombreuses plaintes, venant de qui ? de partout, parents outrés, enfants perturbés, collègues embarrassés. Voilà la raison de leur délégation ; à plusieurs ils feraient corps et, à défaut de quelconque directive que j'eusse enfreinte, ni d'aucun autre motif rationnel valable, aucun d'eux n'oserait se désolidariser. Comme on le fait instinctivement pour résoudre beaucoup de situations délicates, ils compensaient l'absence de motif concret par quantité d'infimes reproches. Principe connu et reconnu du processus d'élimination dont usent et abusent les dictatures comme les démocraties !

D'autant qu'ils n'avaient rien à craindre de ma part car à l'époque une hyper-émotivité malade, dont j'eus grand peine à me débarrasser, rendait ma voix à peu près inaudible sauf à fournir de gros efforts, ce qui était pris pour de la froideur distanciée.

Moi seul connaissant le problème je m'étais contenté de n'en rien laisser paraître, cela leur aurait trop facilité la sale besogne. Je les laissai donc s'empêtrer dans des explications décousues ne parvenant pas à entamer mon indifférence apparente. Statu Quo à la fin de l'entretien ; chacun s'en allant la queue entre les jambes sans n'en rien laisser paraître. Et j'en riais toujours plusieurs mois après, en descendant l'escalier comme à chaque fois qu'une relation d'idées me le rappelait.

J'en aurai moins ri si cela avait pu m'avertir que, par la suite, mes expériences existentielles ne feront que répéter cet événement. Avec l'effet positif, éminemment sympathique, d'avoir la peau de cette satanée timidité qui ne me coupa plus la parole. Voilà le genre de truc que j'aurais dû enseigner ! Car je m'ennuyais depuis longtemps dans ce job pourtant si passionnant en début d'exercice. Et rien n'en laissait espérer un regain d'intérêt ! J'avais fait le tour de la question comme un rat piégé fait le tour de son enclos, avec fébrilité au début puis sans espoir, dans l'attente d'un hypothétique dénouement. La première fois que je dus dégager d'où je ne me sentais plus à ma place !

Bon, maintenant je le savais, aucunement besoin de révolution de palais pour tout renverser ! mais il était un peu tard ! Dommage que l'on ne vive qu'une fois ! Cela m'aurait évité d'avoir à subir, sans y rien comprendre jusqu'à l'ultime dénouement, cet épisode de mon histoire, que je tiens à raconter, où je fus entraîné, tel le même rat libéré se retrouvant à fouiller le tas de remblais où sa distraction l'aura coincé ; car son instinct de survie lui fait chercher, toujours, quelque nourriture pouvant s'y trouver. À la différence du rat, que je peux comprendre étant tout aussi cartésien que lui, j'ai appris de mes précédentes expériences leur fonction vitale, celle de nous éviter, en relançant la machine à chaque occasion, qu'elle ne ralentisse jusqu'à se figer dans

l'immobilité de la mort. Je ne dis pas que le charmant animal n'a rien compris des siennes, après tout il ne peut exprimer son ressenti, mais je doute qu'il ait découvert cette fonction essentielle des expériences donc, celle de nous faire renâître, de nous donner comme un regain d'existence !

Amené à explorer un monde de réalités inconnues et incroyablement éloignées de mes certitudes, tout à l'accomplissement de ma nouvelle tâche de policier, je m'y retrouvai vite englué comme par un sable mouvant. Car si la faim motive la fouille exténuante du rat, quel sentiment jamais assouvi nous pousse à la découverte de l'inconnu ? Pour moi ce fut le genre de toison d'or difficile à partager que je vous expose ici.

Je m'en sortis donc comme Ulysse, plein d'usage et raison après avoir affronté moult périls et tempêtes ; et encore assez insensé pour vous la confier.

Depuis, l'ex professeur d'histoire géo. Henri Brancardi, après quelques autres attermolements professionnels, qui, comme je le laissais entendre tournèrent en eau de boudin, est devenu fonctionnaire de police, cet autre palais qu'est la police avait donc apprécié chaleureusement ce qui avait braqué le précédent, amusant ! Et rassurant que les institutions de l'état aient leurs propres logiques.

Je viens de vous parler de moi à la troisième personne du singulier car j'ai l'impression que ma vie est faite d'épisodes indépendants les uns des autres, avec, pour chacun d'eux, le même acteur principal, non pas moi mais la vie en général. Je me contente donc du second rôle, celui de l'accompagnateur, et du narrateur. Aujourd'hui donc, étant passé à un nouvel épisode je me présente comme le futur ex-inspecteur Brancardi, en cours de reconversion, et en indisponibilité provisoire, suite à une crise d'incompréhension réciproque avec ma hiérarchie. Encore une fois des divergences nous éloignent moi et mon employeur, en l'occurrence la grande maison policière.

Le problème n'étant pas que les divergences nous éloignent, c'est logique ; mais plutôt nous poussent hors d'un cadre initial qui n'évolue pas. Les divers épisodes de la vie nous faisant évoluer. Je comparerai ça à l'expansion universelle qui régit le monde : encadrez une portion bien vivante de l'univers en pleine croissance et en un rien de temps votre cadre rigide se retrouvera vide ! Et vous, tout seul au beau milieu, bien obligé d'en sortir !

En fait si je sortais avec plaisir aujourd'hui de mon antre du quatrième étage –et même très tôt pour mon habituelle sortie du matin, mais vu le temps exceptionnellement agréable pour qui connaît la capitale, je ne m'en formalisai pas !–

c'est que mon ami Charles commençait à m'inquiéter avec ses angoisses. J'avais d'abord écouté d'une oreille distraite et habituée le genre d'élucubrations qu'il ramenait comme toujours, images ô combien exotiques ! de chacun de ses voyages. –Vous savez combien les autres savent rendre leur vie extraordinaire pour que l'on y prête attention !– Mais aussi, je m'en rendais compte, sans doute par cette louable conséquence du désœuvrement : ne s'intéressant plus soi-même on commence à envisager que les autres puissent exister ! Là on comprend pourquoi ça manque vite un turbin, même s'il est banal et pas marrant, à cause qu'un job sérieux vous laisse très peu de temps pour chialer sur votre dépouille, même pas le temps de s'embarrasser avec les autres qui n'existent plus vu qu'on s'occupe à peine de soi-même ! Super ! Le manque de bol c'est de ne pas pouvoir s'en passer, question de fierté, de ce turbin abrutissant avec un directeur ou un patron qui croit dur comme fer, comme c'est son rôle, à son truc ; au point qu'on le prend en pitié (il fait comme nous en fait.)

Bon vous vous en foutez de mes traumatismes professionnels, je le sens bien, un sixième sens qui me fit pareillement sentir la nécessité de ce récit. Et y exposer les élucubrations de Charles plus que mes états d'âme en l'occurrence. D'autant que le doux soleil de juillet inondait la rue de ses bienfaits ; remplie de joyeux enfants en vacances que leurs jolies nounous promenaient en faisant

bronzer leurs belles cuisses aussi haut que possible. Au diable les soucis, juste faire gaffe à éviter de se prendre un lampadaire dans l'ivresse solaire !

Je continue les présentations: physiquement, lui et moi sommes à peu près jumeaux, jusqu'à l'expression distraite et bienveillante qui vous déteint dessus à force de ronger des idées à longueur de journée, même charme désuet propre aux naïfs que nous sommes et même réflexe idiot de plaire aux belles femmes rencontrées, de briller de mille éclats dérisoires. Ces derniers points étant communs à nombre d'entre nous !

Autant nos images se confondent, autant nous sommes différents ; lui aventureux et moi casanier pas possible. Et autant nos existences actuelles, complètement à l'inverse, ne nous correspondent pas ; lui s'est installé dans des habitudes que j'envie et moi dans l'incertitude qu'il aimait. Nous voilà devenus comme une même personne vivant une double vie désordonnée avec toutes les joies et les souffrances que ça comporte. Je vous dois l'explication de ces paradoxes : qui donc est encore capable de faire des miracles ? L'amour ! pour Charles, et pour moi ce sentiment désagréable, comme une leçon de morale, de n'être pas à ma place. Oui et c'est bien à cause de cet amoureux et de mon besoin d'évasion qu'à force de nous épauler l'un l'autre, les cours de nos existences ont été perturbés. Une sorte d'intrication entre éléments ; preuve qu'ils ne sont pas étrangers !

Voilà le danger à tirer sans trop de mal son épingle du jeu : on s'embourgeoise, on est tellement peinard d'avoir mis dehors le monde qui n'avait rien à foutre dans notre propre petit cadre, tellement peinard que l'on se laisse aller doucement vers le gâtisme ; on bosse plus, on apprécie à peine de ne plus en avoir besoin.

Cette dernière petite entorse pour vous expliquer que Charles me redonnait le goût du travail ; fallait-il que son histoire soit prégnante ! Vous allez vous en rendre compte rapidement par vous-même ; car j'avais filé à belle allure malgré les charmes qu'étaient complaisamment les premiers beaux jours de l'été, déroutant continuellement le cours de mes pensées. Déjà ma main poussait la belle poignée de cuivre du bar où nos habitudes nous faisaient nous retrouver au moins trois fois par semaine. Bah ! Cela nous passera bien avec les beaux jours !

- Matinal Charles ! Je le surpris d'une tape dans le dos alors qu'il décortiquait un article du journal local.
- Tu t'intéresses aux chiens écrasés !

Nous parlâmes des sujets du jour, bercés par la divine ambiance du lieu ; un petit paradis comparé à nos antres plombés par le manque de compagnie ! et que la magie du café arrosé justifiait à elle seule d'y avoir passé les pires jours d'hiver !

Puis reprenant la conversation de la veille ; j'avais un plan à soumettre à Charles :

- J'ai bien compris que tu te faisais du souci pour ta petite amie, nous devrions la prendre sous notre protection pour de bon.
- Que veux-tu dire par sous notre protection ? Tu trouves qu'elle n'y est pas déjà beaucoup sous notre protection ?

Allusion au fait que sa Françoise venait régulièrement nous taper pour ses faux frais ; on pouvait rien refuser à une si jolie fille avec ses airs de sainte nitouche mais Charles se faisait du souci pour elle, avait le mauvais pressentiment qu'elle sombrait profond ! Il m'en avait parlé. Et ce n'était pas son genre de s'apitoyer pour un rien sur son sort ou celui de ses proches ! Le malaise avait pris corps depuis que Françoise avait décidé de vivre seule, abandonnant le confortable quotidien d'un Charles dont elle avait si patiemment partagé les joies et les peines. Sachez que ce brillant ethnologue autoproclamé rentrait tout juste de la pire des explorations, à ses dires. Une expédition entamée en compagnie d'une Françoise encore jeune reporter photographe friande de scoops, une Françoise qui devint vite son élève assidue puis son amie intime en cours de route.

- Alors tu es encore en pétard à cause de ses amours infidèles ! À moins que l'ami Charles

ne devienne complètement parano ; je t'en sais capable, crois-moi !

- Ne me crois pas, cela te regarde mais je ne la reconnais plus, c'est peut-être à cause de l'inactivité.
- Mais je croyais qu'elle avait repris un job dans un canard ?

Elle avait connu son heure de gloire journalistique grâce aux articles relatant l'expédition de Charles en Mésopotamie. Ou plutôt son expédition à elle en Mésopotamie comme le croyaient ses lecteurs ; car Charles, ayant une sainte horreur des voyeurs venant fourrer leurs nez dans les passions des autres pour tromper leur ennui, ne donnait aucun article à aucun journal ! Aucune interview ! Il travaillait pour lui, exclusivement ; à peine s'il relatait ses trouvailles dans de minces fascicules destinés à un public restreint de spécialistes. Des fascicules distribués au compte-gouttes et à prix d'or.

- Oui bien sûr qu'elle est bien cotée comme journaliste mais c'est comme partout, dans ces jobs plaisants où les candidats, tout sourire, se pressent à la porte ; ils travailleront bientôt pour la gloire qu'ils n'y verront que du feu ! On te leur fait croire qu'à l'heure actuelle, le principal, l'exceptionnel, l'inavouable tellement c'est disproportionné de chance, c'est déjà de pouvoir faire leur job. Un job qui

les place si bien dans la société et procure tellement de privilèges injustifiés. Et si même les plus tocards savent que c'est du blabla, que le patron les endort, c'est dans l'air, ça les dépasse, ils sont coincés et ne peuvent plus moufter sans se faire descendre en flamme, remplacer, éjecter.

Ben dis donc ! quelle tirade, fallait qu'il soit remonté car d'habitude nos échanges se limitaient à de courtes phrases. D'ailleurs quelques têtes s'étaient retournées vers nous. Il faut dire qu'en déroulant son discours il en augmentait le ton !

- Je te signale que j'ai connu ça moi aussi ! c'est quasi syndical ton réchauffé d'assommoir ! Mais dans son cas nous ne lui refusons jamais rien quand elle vient nous taper. Et puis une jolie femme sera toujours à l'abri des misères matérielles !
- C'est exactement ça ! c'est ce qui m'inquiète ! Une jolie femme ! Puis, à voix basse et d'un air mystérieux : On va faire une infidélité au patron ce soir, je t'emmènerai dans le club où elle a ses habitudes.

Charles avait un tuyau tout frais et tenait à vérifier ; soi-disant que sa compagne s'émancipait rapide.

Elle lui avait déjà fait le coup lors d'une expédition scientifique en Irak ; où une simple distribution d'ouvrages pédagogiques leur attira une pluie de roquettes sunnites. Car Françoise, bonne âme joignant l'utile à l'agréable, en l'occurrence œuvrait aussi pour le compte d'une organisation caritative. Elle disparut donc par une belle journée de Mai, au milieu des paquets de tracs pulvérisés et des dollars à distribuer, atomisés. L'attaque avait ravagé leur campement et Charles ne put s'opposer au kidnapping musclé de Françoise, enfin, à ce qu'il avait pris pour un kidnapping jusqu'à ce que la chef, lui sembla-t-il, des pseudo-kidnappeurs –il n'en croyait pas ses yeux !– l'ait rassuré : il n'y avait pire sort ici pour une étrangère que de se faire capturer par des terroristes, c'est que ça les rend fous, l'exotisme des blondes et des rousses ! Renseignez-vous sur les exploits des goumiers de la Ciociara ! Sans compter que leurs rançons atteignent des sommes folles. Son groupe de femmes-soldats appartenant au gouvernement en place était là pour la mettre à l'abri. Et lui donc, aucun mauvais sort ? Non les poursuivants seraient moins motivés, quoiqu'à Monte Cassino on a vu pire ! qu'il file, la jeune stagiaire le guiderait, elle est du pays, en vitesse quand-même !

Françoise disparut sans laisser d'adresse, sans un mot d'explication ! On peut comprendre vues les circonstances !

Il apprendra plus tard, qu'elle était rentrée le soir même à Paris ! Expéditif le bataillon féminin ! Bon après renseignements suite au conseil de l'exfiltreuse en chef il comprenait que là ce n'était pas du cinéma de bobo parisien ! Par contre l'ordre venu d'en haut, arriva illico, sans doute par le même circuit, de suspendre les expéditions scientifiques à la poursuite d'antiques chimères.

Cela changea tout, sapant nos bases, les siennes car il déperit effondré de déception et miné par l'inaction puis les miennes vu qu'il m'arracha du train-train où je m'étais embourbé ! Un transfert d'énergie ! Manifestement il ne supportait plus cette inactivité forcée, se disant coincé dans une souricière au milieu de la frénétique activité du monde. Et craignait de devenir fou à force de tromper son attente à échafauder de mirifiques et irréalisables projets. Pourquoi n'avait-il pas flairé le piège ? se reprochait-il de longue.

Comme je trouvais la journée pas assez avancée pour nous lancer dans les investigations passant dans sa tête folle, je le persuadai qu'il serait plus raisonnable de nous restaurer, cela lui changerait les idées ! De toute façon il était trop tôt pour une plongée dans l'univers glauque de la vie nocturne de notre banlieue !

Avec un peu de chance Charles n'y penserait plus le moment venu. Je n'avais pas envie de traîner les boxons !

Petit resto de prolos en banlieue pour pas cher avec vin rouge à volonté ; petites habitudes de futurs clodos qui ne font pas peur lorsqu'on est héroïque ! C'est fou comme l'incorrection porte à l'héroïsme de nos jours ! Tapez voir sur les fesses de la jolie serveuse et vous serez servi ! La cacophonie suscitée chez les gogos bien-pensants est surprenante. C'est tellement devenu rare le vrai héroïsme que la moindre réaction convenue vous propulse du côté des super-héros ! Les dérives de la boboïsation de masse.

Je n'avais rien vu venir mais c'est dehors que nous propulsa la flatterie déplacée de Charles ! D'après ce que je compris de ses explications embrouillées –nous avons trop bu, les serveurs nous avaient éjectés sur le trottoir, hum–

Aussitôt dehors, aussitôt Charles reprit ses esprits pour repartir à fond sur ce spectacle chaud que nous devions voir ; dont je ne saisisais pas l'importance. Faut savoir que Charles, contrairement à moi ne sortant en soirée qu'au prix d'un effort considérable puisque la solitude ne me pesait vraiment pas, lui Charles trainait tard en ville, à l'écoute du moindre ragot. Ce qui est après tout normal pour un ethnologue, et très professionnel ! Ce gars là, qui passait sa vie à courir les légendes, faisant des aller-retour au bout du monde à la vitesse d'un TGV, s'étonnait aujourd'hui, alors que son train ralentissait, de découvrir qu'il vivait au milieu d'une immense gare de triage remplie de wagons comme le sien, qu'il

voulait explorer, déformation professionnelle ! Bah cela lui permettait de se créer une illusion d'espace dans sa souricière actuelle !

Je connaissais les grandes lignes de leur histoire qu'il disait banale ; comment il s'était retrouvé face à elle alors qu'il se cherchait simplement lui-même, qu'il explorait, à travers les religions antiques, les mystères humains jusqu'à s'imaginer cerner de divins desseins. Côté saints, ermites et martyres, divinités, déesses célestes, –il faut vous dire qu'il est un vrai mystique lui, pas comme moi !– jusqu'à y découvrir enfin que la plus belle était terrestre et qu'il leur enleva.

Il avait eu vent des frasques de sa Françoise, comme il disait malgré qu'elle ne fût plus tellement sienne ! Ce soir il en aurait le cœur net. Aux dires de certaines rumeurs, c'était surprenant ce que cette nana savait exprimer, elle te foutait de ces frissons ! Pourtant on en avait vu d'autres dans ce putain de monde de la nuit, mais ce ne sont pas non plus les plus futés qui le fréquentent ; simplement des désœuvrés fils à papa sans doute un peu jaloux de leur copain Charles quand ils le croisaient bras dessus bras dessous avec sa pseudo déesse, Françoise ; et pourquoi pas eux ? Si seulement ils avaient réfléchi à la question ! Car ils s'en doutaient sans savoir l'exprimer. Ils devinaient qu'un monde autrement vaste que le leur se cachait derrière les lourdes paupières de Charles. Le

Monde ! Celui qu'ils soupçonnaient, qu'ils entrevoyaient, comme derrière une vitre pare-balle fumée où ils s'usaient les griffes et les yeux à tenter de la traverser. Pourquoi lui le pouvait et pas eux ? L'injustice absolue est bien là ! Quand les armes sont dans vos mains, prêtes à vous aider, et que vous êtes incapable de vous en servir ! Pas des armes mais de vos mains ! Les siennes excellaient à fouiller les pépites enfouies dans la vase des déluges. Bien que Charles, au propre comme au figuré, sut aussi décharger ses pistolets en un éclair quand ça en valait la peine. J'avais fait piètre figure au stand de tir de la police, le jour où je l'avais invité, confiant en mon récent savoir-faire de professionnel, pour une démonstration. Où avait-il appris ça ? Car Charles est un mystique mais aussi un inconscient, un impulsif, un coléreux, un belliqueux, un aventurier, mercenaire et chercheur d'or, de trésors, évangéliste ou colonisateur, parfois au péril de sa vie et toujours coiffé d'une auréole de sainteté. Vous voyez le genre !

Une fois virés du resto prolo à serveuse fessue avions donc terminé l'après-midi à rêvasser sur un banc au soleil ; moi à lui raconter en gros ce que je comptais faire de mon avenir avec Muriel, en gros rien d'extraordinaire, du concret sans grand intérêt, des projets de monsieur tout le monde, dolce vita à l'échelle du couple quoi, et lui des siens avec Françoise, trop féériques pour être réalisés, faits de rêves et d'illusions. Si nous nous comprenons

tellement nous sommes différents, c'est bien la preuve que les extrêmes se ressemblent quelque part !

Avons continué la soirée à picoler de bar en bar, avons sauté le repas du soir tellement c'est bon de se laisser dériver du timing. Avons un peu refait le monde tout en suivant des yeux les plus belles filles de Paris, celles qui ne sourient qu'à leurs gosses, celles, distantes et dédaigneuses, qui assument complètement une parfaite féminité ; assument c'est à dire règnent sur leur petit monde : un mari et des amis, des amants et des amoureux, des prétendants transis et des admirateurs éconduits ; bref des virtuoses dans leur rôle léger de meneuses de la ronde du monde où, nous aussi, on marchait à fond ! Jusqu'où marcherions-nous ?

Et comment patientâmes-nous jusqu'à plus de minuit alors que les plus belles filles de Paris avaient cédé la place à d'autres encore plus belles, (mais plus accessibles !) à mesure que l'on buvait, (pas des virtuoses celles-là !) vous vous en doutez un peu, en arpentant les avenues de plus en plus désertiques du quartier, dont la fermeture progressive des bars nous poussait vers celles encore animées du centre ville. Grouillant de tous les désœuvrés comme nous, n'étant pas sous la coupe d'une de ces belles meneuses de la ronde du monde et qui, faute de s'étourdir d'intimes faveurs génératrices de repos bien mérité, en poursuivent l'illusion. Je ne dis pas que le centre des villes soit

propice aux illusions mais le fait est qu'il attire ceux qui les recherchent. Je sais de quoi je parle en célibataire endurci !

Vers deux heures du matin nous voici devant la porte inhospitalière de l'établissement de nuit sensé accueillir Françoise.

L'avantage des clubs miteux c'est qu'ils ne sont pas regardants sur la clientèle et donc nous y entrâmes comme lettre à la poste malgré notre état manifeste d'ébriété avancée. L'intérieur ne décevait pas ! Un trésor d'ingéniosité rendait les lieux sympathiques ! Toujours est-il que c'était plein à craquer là dedans; et pas du tout miteux. Je révisai mon opinion première !

Nous étions venus là en quête de Françoise, ne pas l'oublier ! Et sans se faire repérer vu le nombre de loubards pas tous en toc qui s'y comportaient comme chez eux.

- Regardez-moi qui est derrière le bar à aguicher les clients ! Nous en étions ébahis; La voilà notre Françoise dans toute sa splendeur, devant nous, enfin derrière une triple rangée de buveurs admirateurs de sa divine personne.

On pouvait reconnaître que Charles avait eu du mérite, et de la classe, s'obstinant à refuser mille promesses célestes ! pour simplement partager avec Françoise le sort du commun des mortels –

oui, bien entendu les plus belles filles sont des déesses !— n'était-ce pas la plus grande preuve d'amour à lui faire ?

Sans aucune timidité elle conversait aux uns et aux autres en leur servant à boire, nullement gênée de parader avec pour tout vêtement un bustier en rideau de perles virevoltant et un minuscule cache-sexe de la même facture.

Un de ses fans nous en apprit un peu plus : elle se faisait appeler Salomé, princesse orientale et maîtresse des animaux sauvages ! Rien que ça ! Il paraît qu'elle se produit avec sa petite ménagerie pour en assurer l'entretien très onéreux.

Alors là nous tombions des nues, comment imaginer Françoise s'occuper d'une petite ménagerie ? À moins qu'il ne s'agisse de chatons ! Pas son genre, elle qui hurlait à la vue de la moindre souris et surtout ne supportait aucune contrainte, même pas pour un nounours comme Charles ; il en savait quelque chose !

- Allons lui dire bonjour sinon jamais elle ne nous remarquera dans cette cohue. Nous avons épuisé toutes les réflexions à son sujet et étions curieux d'en savoir plus.
- Tu ne salues plus tes vieux amis ! J'avais réussi à l'approcher en premier.

Elle nous offrit son plus beau sourire sans laisser paraître de surprise. Charles arriva péniblement jusqu'à nous.

- Tu ne nous as jamais parlé de ça, je trouve que c'est moche !
- Je trouve ça moche moi aussi ; c'est pourquoi je ne vous ai rien dit.
- Fais la maline ! Tu es splendide toi ! Après tout ce n'est pas ta faute si le journalisme ne nourrit plus son homme. Mais c'est quoi cette histoire de ménagerie ?
- Ah! vous êtes bien renseignés je vois; et bien j'ai créé un spectacle où je mets en scène quelques serpents inoffensifs et parfois mon garde du corps quand il est bien disposé.

Afin de satisfaire nos regards interrogateurs elle claqua des doigts vers ses pieds et nous vîmes apparaître la tête plate et luisante d'un cobra déjà prêt à bondir. Le garde du corps en question !

- Mais bon Dieu tu es devenue folle ! J'espère que tu es en combine avec un zoo sérieux pour ta ménagerie !

Mais non : il en ressortit que Françoise avait fait l'acquisition de cette faune au cours d'une expédition de Charles et puis l'avait ramenée à son insu, cachée au milieu de son chargement de

caisses après l'avoir copieusement anesthésiée ; ce qui énerva Charles.

- Rends-toi compte si tu es contrôlée ; conséquence je suis grillé. Perdre la confiance des autorités, tu sais ce que ça signifie, plus de mission archéologiques, plus de crédit et plus de rentrée d'argent ; déjà que ce n'est pas la joie ! Tu viendras m'en demander tiens !

Françoise, tout en se pavanant moitié nue avait l'air de s'amuser de cette véritable scène de ménage-ménagerie et remettait à leur place les quelques clients éméchés qui tentaient d'intervenir.

- Comme tu es loin de la réalité ; attends la fin de mon spectacle et je vous rejoindrai, on parlera mieux.

Sous les applaudissements elle se dirigeait maintenant vers la minuscule scène où l'avait précédée une malle d'osier.

La majestueuse présence de princesse Salomé donnait aux lieux un air de palais des mille et une nuits, son charme agissait ! Nous étions comme envoûtés avant même que ne commence le spectacle.

Silence total quand sa beauté épousa les mouvements de la musique ; elle était douée pour une journaliste ! J'avais déjà assisté à des danses

orientales très voluptueuses mais à ce point jamais. D'où lui venait cette sensualité qui submergea la salle en un rien de temps. Les pires ivrognes en restaient bouche bée, la bave au coin des lèvres, ils en oubliaient le précieux contenu de leurs verres renversés.

On aurait dit une dompteuse d'anges, rien d'érotique dans ses mouvements, que de la grâce qui vous excitait pas croyable ! J'étais parti pour la regarder danser durant l'éternité quand elle ralentit son rythme, le strip-tease terminé. Une rumeur, – regret ou impatience ? – parcourut l'assemblée. Nous comprenions qu'un moment tant attendu était imminent ! Notre princesse Salomé nue ouvrit délicatement le coffre d'osier et ses serpents, de toutes sortes, dressèrent leurs têtes sensibles à la musique orientale. Elle les invita à la rejoindre et eux, dociles, rampèrent vers elle qui s'en revêtit intégralement avant de reprendre sa danse.

Les efforts fournis sous le poids des répugnantes circonvolutions la rendaient plus lascive. Tous retenaient leur souffle et nous les premiers, qui découvrons ce spectacle. Enfin elle s'immobilisa puis, s'affaissant comme épuisée, resta étendue inerte sous la chape grouillante. Brrr à vous glacer le sang ! Je remarquai alors que, dans un bel ensemble homogène de reptations, toutes les têtes plates convergeaient vers le sexe de Françoise, scintillant de transpiration comme une constellation de nuit d'été ; et, l'atteignant y projetaient goulûment leurs langues fourchues.

En un ballet ininterrompu les serpents glissaient, certains hésitaient, vers ce puits de féminité prêt à les engloutir, et tous finalement s'y désaltèrent de cette rosée (dont je n'osais imaginer qu'elle fut provoquée autrement que par sa transpiration !) qu'ils semblaient goûter comme une récompense bien méritée. Quelle était la part de la soif et celle des phéromones dans leur délectation ?

Puis, sur cet hommage, si l'on peut dire venant de serpents, rendu à sa féminité, ils rejoignirent leur malle. Le dernier, un énorme python blanc n'était pas pressé de s'en aller et continua à la parcourir tandis qu'elle se remettait, légère, à danser encore plus sensuellement, comme pour exprimer la plénitude d'un corps repu après l'amour. Son spectacle étant hélas terminé, elle quitta la scène avec le python blanc toujours sur ses épaules.

Comme tous les spectateurs nous restâmes subjugués et silencieux un bon moment ; quel message faisait-elle passer ? Message indéfinissable et que pourtant nous avons la certitude d'avoir compris. L'intelligence des ressentiments est bien plus efficace que tous les raisonnements ! Et bien sûr nous lui accordons toute notre confiance puisque c'est grâce à elle que nous apprenons à vivre depuis l'enfance. C'est chouette qu'on ne remette jamais en question ce genre de truc ; c'est la preuve que dans notre grande famille, les cadors